

L'ÊTRE HEUREUX

Il se retourna enfin et ce qu'il vit le combla : la moitié des Pyrénées se dressait devant lui. Une guirlande de montagnes s'alignait sur l'horizon comme une barrière, avec quelques sommets enneigés perdus dans la brume. On pouvait voir très loin, jusqu'au cœur de l'Espagne ; le monde était offert et lumineux. Plus près de lui, s'étendaient des flancs verts, des pâturages réguliers comme un velours épais, puis, tout en dessous, reposait la vallée avec ses villages minuscules et ses routes rectilignes sur lesquelles des fourmis métalliques glissaient au ralenti.

Il n'avait jamais été *heureux*. Depuis son arrivée sur la Terre, il n'avait jamais été heureux, pas une seule fois. Il devinait ce que recouvrait l'expression "être heureux", parfaitement heureux, définitivement heureux, exaucé, et il savait qu'il ne l'avait jamais été. Il n'en avait pas le souvenir, et s'il l'avait été une fois réellement, aussi profondément que la définition l'imposait, alors il ne l'eût pas oublié par la suite.

Certes, il avait vécu des bons moments. Il n'avait même vécu que cela, et ne croyait pas avoir connu une souffrance ou une tristesse qui durât plus d'une journée. Son esprit était mal adapté à la mélancolie et à la dépression. Il possédait un grand cynisme et un sens de l'humour déformé qui lui faisait préférer une mauvaise nouvelle imprévue et cocasse à une bonne nouvelle banale et routinière. Une grande intelligence, de la chance dans l'existence, une situation financière confortable, un climat tempéré d'Europe du sud, un pays en paix : ces éléments avaient autorisé une enfance idéale. Il ne s'était jamais plaint, il n'y avait rien à redire, aucune réclamation possible, il était le héros d'un conte très agréable.

Depuis sa naissance, il avait ri, il avait souri, il avait eu du plaisir, il avait espéré, il avait attendu avec impatience, il avait vu ses espoirs confirmés et ses attentes récompensées, il avait dormi du sommeil des justes. Oui, il avait dormi de ce sommeil-là. Mais on ne pouvait pas dire qu'il avait été un seul instant heureux.

Tout en nourrissant ces étranges réflexions et en observant la chaîne des montagnes, il avait mis ses mains sur les hanches, dans une position comique pour un randonneur solitaire, comme s'il avait été en train de jauger une situation. Il était silencieux, mais on le voyait gamberger de manière aussi transparente que s'il avait pensé à voix haute.

Il glissa ses pouces entre ses clavicules et les lanières du sac à dos, et fit descendre lentement sur le sol son petit chargement. Puis il s'assit en tailleur à même le talus et fronça les sourcils : il scrutait la vallée et les chaînes de montagnes.

C'était la première fois qu'il réalisait qu'il n'avait jamais été heureux. En examinant sa vie présente, il ne voyait rien qui ne fût pas parfait. Pourtant, il ne

pouvait pas dire qu'il était absolument, totalement, définitivement, et éternellement heureux. Il savait qu'il ne le serait plus jusqu'à sa mort car il venait de découvrir qu'il ne l'avait jamais été, même dans son enfance. Quand on était un enfant intelligent, beau, aimé de ses parents et de ses frères et sœurs, de ses amis, de ses professeurs, quand tout vous réussissait, mais que vous ne parveniez pourtant jamais à être heureux une seule seconde, il y avait un grave problème. Le problème n'était pas en lui. Le problème était ailleurs. Lui, il n'était que le médium, le messenger.

D'ici, il voyait la moitié du département et un morceau de deux pays d'Europe. On lui cachait la vérité. Il y avait eu un mensonge et ce mensonge perdurait. Il ressentait soudain de plus en plus fort le mensonge et le manque. Il songea qu'il y avait *un trou dans le monde*. Il fit une grosse moue boudeuse, regarda fixement devant lui un point invisible situé sur la ligne de crête espagnole, puis il baissa les yeux. Il valait mieux rentrer avant que vienne l'orage.

En redescendant, alors que chacune de ses jambes, entraînée par la pente, heurtait lourdement le sentier rocailleux, il vit défiler devant ses yeux le souvenir de gens habitant des pays qui n'existaient nulle part, et par conséquent dans lesquels il n'avait jamais pu voyager, des lieux qui n'avaient nulle réalité mais qui pourtant, puisqu'il pouvait les imaginer, auraient dû se trouver quelque part, sur une planète qu'il aurait pu visiter. Alors, s'il avait visité ces lieux enfant, il aurait été au moins une fois heureux, même une seule heure.

LA TRAVERSÉE

Il n'en distinguait pas la fin. L'eau s'étendait au loin devant lui tout du long, jusqu'au bout des horizons, à droite et à gauche. Face à lui, il n'y avait rien d'autre que la mer. Le temps était frais, sans aucun vent. Il imagina que l'océan, sur des kilomètres contre la plage, s'était parfaitement aligné pour lui, comme un trait tiré à la règle. La mer s'était mise au garde-à-vous, comme si elle attendait qu'il la passe en revue.

Il avait beau être au sommet de la dune et surplomber la plage, avec dans son dos la forêt de pins compacte et sombre, et devant lui la vallée sablonneuse et liquide, il fut intrigué par un phénomène optique singulier : l'océan semblait se tenir à la même hauteur que lui.

Il ne s'agissait pas d'une illusion. Il se passait quelque chose d'anormal ce matin-là sur l'océan. Les eaux se dressaient lentement sur les plus hautes de leurs vagues et montaient jusqu'à se tenir en équilibre au niveau de son buste, à cent mètres de distance droit devant, dansant comme des herbes sous le vent.

Un rideau d'eau. Cette scène incroyable de l'eau lévitant, de la mer dressée calmement comme une feuille verticale, n'était pas inquiétante, elle ne le menaçait

pas. Il avait lu le livre, il connaissait l'histoire : les eaux s'ouvraient. La mer, pour laisser passer le peuple hébreu, s'élevait et s'étendait non plus en longueur mais en hauteur. Au sommet elle rejoignait la pointe du ciel, et au sol elle déroulait le tapis ferme du fond des mers sur lequel pourraient avancer les hommes et les femmes.

Lui, alors qu'il était venu là ce matin par hasard, il assistait au spectacle millénaire. Les tribus sortaient d'Égypte et il voyait les eaux fines s'élever peu à peu dans le ciel. La barrière d'eau montait petit à petit, elle le dépassait maintenant. Derrière ce paravent clair, on pouvait, il en était certain, parcourir l'océan à pied sec.

Subitement inquiet, il se retourna pour regarder derrière lui. Si l'océan s'ouvrait, si le sol de la mer accueillait le peuple hébreu, c'était que ses ennemis de toujours le pourchassaient et arrivaient. Il avait toujours eu peur. Depuis l'enfance, il éprouvait une crainte floue ; des gens allaient venir et l'emmener pour le tenir éloigné de ses parents ou de ses enfants, pour le jeter en prison ou pour l'assassiner. Il était venu sur la dune un peu pour ça, pour admirer une vision de liberté. L'océan était la frontière magique, la limite sans obstacle, celle que l'on pouvait franchir. L'océan était la muraille lumineuse et bleue. Il regarda encore une fois derrière lui : il n'y avait personne. À cette époque de l'année, cette petite passe éloignée du Bassin était désertée.

Il commença à descendre la dune abrupte jusqu'à la plage. Au loin, l'océan avait totalement achevé son ascension et les eaux disparaissaient à des kilomètres de hauteur dans l'azur. Malgré la distance que l'océan avait dû parcourir pour monter jusqu'au ciel, il était assez vaste pour rester encore épais et on ne voyait rien au travers de ce rideau de mer.

Il marchait sur le sable d'un pas rapide. Il se rapprochait de l'immense mur liquide. La surface de cette eau grimpante formait une cascade inversée qui remontait vers le ciel et tout en bas semblait sourdre par une petite flaque, comme si elle était alimentée par une chute liquide cachée en arrière, telle une courroie qui descendait dans l'autre sens depuis le ciel.

Il se mit à courir et traversa l'eau verticale. Il avait pris sa respiration et à présent il tentait d'avancer à l'intérieur de cette muraille épaisse et translucide. Il progressait avec difficulté, freiné par la poussée d'Archimède. Il vit la lumière. Il fit encore dix pas et il arriva à l'air libre, sur un sable humide mais ferme. L'océan était à sec. Au loin d'autres montagnes d'eaux protégeaient cet espace. Des milliers d'hommes et de femmes traversaient et il les rejoignit.

Marc Pautrel